

Archéologie d'un trait et histoire d'une idée

Il parle, le blanc que la peinture laisse.

Courant 2009, je réalisais un dessin au trait et à l'encre de Chine. Il s'agissait de 13 rangs de 8 carrés réguliers se touchant pour former un rectangle vertical. Le dessin originel est de petite taille, environ 130 mm x 190 mm. Chaque carré aux angles arrondis représentait comme une petite scène schématisée de la vie, un moment, un lieu. Le premier était une vue d'une table, d'un bol et d'une guitare. On trouvait dans ces fenêtres un paysage, la lune, la coupe d'un fruit, un chemin dans les champs, l'oiseau et les nuages, les feuilles et l'arbre, la main ou le sein nu d'une femme. J'avais nommé ce dessin, *Les mailles du souvenir*. L'ensemble formait un filet où des visions, des événements étaient prisonniers, y étaient retenus. En le remontant défilaient des passages du temps.

Bien des années après, je suis tombé sur *Peinture universelle*, une peinture sur carton, en blanc et noir de Joaquin Torres-Garcia. Datant de 1937, beaucoup plus grande (108 x 85 cm), elle adoptait une forme et un contenu très similaires à mon travail. Les choses étaient représentées de manière moins abstraite et si la composition formait un rectangle, c'était par l'assemblage de rectangles et carrés de différentes tailles. Il y avait le plus souvent une forme/objet dans un espace. Par exemple, un fer à cheval, un cœur, le soleil, une bouteille, une maison. C'est fascinant. Nous retrouvons ce que nous créons chez l'autre. Avant nous ou après, il y a une fraternité au dessus des haies, un cheminement parallèle. On redit. Certains s'attristent de ne pas être les premiers ou les uniques ; moi je suis heureux de me reconnaître dans l'art de l'autre. Et puis, on n'est pas seul, voilà.

J'étais d'abord frappé par la proximité graphique avec mon travail, puis par la résonance philosophique. Était rassemblé là ce à quoi l'homme tient. Le monde rond, les sensations fugaces, les sentiments fragiles, toute la vie éphémère, nous avons voulu la résumer, la fixer là dans des boîtes. Moins comme on collectionne les papillons que pour emporter l'essentiel, que pour rassembler le périssable ou l'insaisi ?

S'agit-il d'anti-vanités ? Avons nous là une panoplie à emporter vers l'ailleurs, vers un autre monde ? Est-ce un puzzle d'une vie, un regard fragmenté ?

Vers 2014, j'ai repris cette forme de dessin. J'ai réduit encore sa place sur le papier pour tenir sur un format carte postale et je suis passé d'un dessin à la plume au trait noir d'un feutre plus large. Revenant à ce maillage, j'ai alors ajouté un rythme et j'ai renforcé la schématisation, l'abstraction et la règle. Un point noir ouvre souvent le dessin d'une cellule. Un carré c'est un point noir et des lignes. Un point noir est un œil ou le soleil. Cette « alphabétisation » de l'image apporte déjà une épure mais participe au rythme, tient de la prosodie, construit comme une assonance visuelle. Le rythme est encore renforcé par la réalisation du dessin en un jet. Je pars d'en haut à gauche puis avance, souvent guidé par le point, de carré en carré en y traçant direct des lignes propres et uniques à chaque espace. Je m'arrête tout en bas à droite du rectangle. Je décline maintenant cette écriture visuelle en grand format, en gros traits, en cercle et j'insère ce motif dans des peintures, je le combine avec la couleur, l'associe au collage, le ramène dernièrement au figuratif abstrait de travaux sur le paysage.

Cette année, en disant ma poésie, ici, sur les sons dub de Mr Kwizlife 71, une jeune femme du public est venue me dire que ces peintures de mailles, ces signes essentiels, noirs, abstraits représentaient le poème, la musique et l'oralité entendus. Avec la scansion, le suspens d'une phrase, l'appui de tel mot, elles étaient l'écriture des silences.

Matt Mahlen

17 septembre 2022